



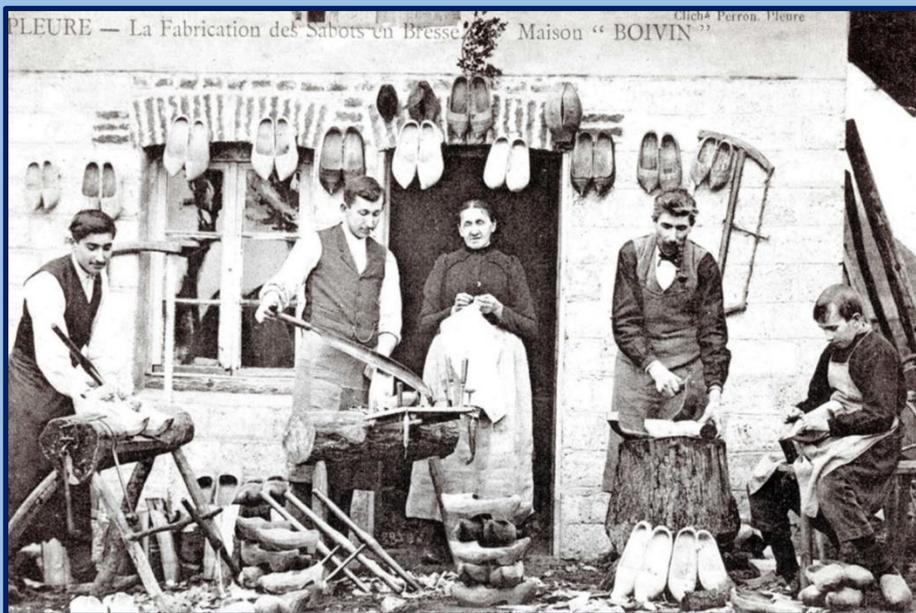
Le bulletin N° 3 de **Vie et Patrimoine** autour de la Dorme et du Roselet.

Chêne-Bernard, La Chaînée-des-Coupis, Pleure, Sergenon

La saboterie BOIVIN

Une tradition familiale

il y eut à Pleure une grande lignée de sabotiers : la famille Boivin. Ainsi, il est fait mention de sabotiers Boivin dès 1623 en Saône-et-Loire, et ils y sont restés jusqu'en 1680. En 1716, ils s'installèrent dans le Jura, à Chemenot, et y restèrent jusqu'en 1779. En 1807, les Boivin arrivèrent à la Chaînée-des-Coupis. Jean-Marie Boivin, né en 1831 à la Chaînée, vint plus tard exercer son métier de sabotier à Pleure. Son fils, Laurent né en 1860 a continué le métier de la saboterie, route de la Reppe. Puis, ce fut au tour des deux fils de Laurent d'exercer ce métier : Jean, appelé Laurent (né en 1889), et Maxence, appelé Georges (né en 1897), continuèrent à travailler avec leur père jusqu'à la Première Guerre Mondiale. Maxence Boivin est mort au champ d'honneur en 1918. Jean s'est marié avec Pauline Barrot, appelée Mélanie. Sur l'acte de mariage de Jean Boivin et de Mélanie Barrot, le métier de sabotier apparaissait sous le nom de Galochier en 1919. Jean continua à travailler route de la Reppe avec son père qui décéda en 1937. Par la suite, il resta le seul sabotier à Pleure jusqu'aux années 1970.



De gauche à droite un ouvrier, Jean, Marie-Joséphine, Laurent et Maxence.



Jean et Mélanie

L'ART DES SABOTS

La transformation d'un morceau de bois en sabot est ancienne et remonte au 15ème siècle. A Pleure, on utilisait le bouleau, le hêtre et la verne. Les troncs d'arbres étaient coupés en tronçons à la scie en 2, 3 ou 4 quartiers d'une taille standard ou de la pointe recherchée du sabot. On utilisait le bois vert (c'est-à-dire suffisamment humide pour ne pas être cassant) en



coupant des ébauches à l'aide du **doloire** *. (Le sabotier utilisait une multitude d'outils signalés ici par un * ; certains sont représentés dans le complément au bulletin).

Ensuite le sabotier s'installait devant son **banc** *(son établi) sur lequel était accroché à l'aide d'un anneau, **le paroir** *. Celui-ci était bien articulé et permettait de travailler le sabot selon son plan vertical ou horizontal. Le sabot était calé à l'envers pour façonner le talon avec **l'herminette** *. Venait ensuite le creusage interne du sabot avec **la tarière** * pour ouvrir le chemin **des cuillères** *. Le sabotier commençait de l'arrière pour aller vers l'avant en inclinant progressivement la tarière et ainsi aller le plus loin possible du cou-de-pied. Il fallait lisser l'intérieur du sabot au

grattoir*. Il lissait ensuite les côtés du sabot à la **gouge***. Il arrivait à corriger l'intérieur d'un sabot selon les pieds des clients (par exemple les déformations d'orteils...) car les Boivin notaient sur un carnet les détails des pieds de certains clients.

Parfois des dessins (fleurs ou traits) étaient sculptés sur le dessus du sabot à **la rainette*** et on ajoutait pour améliorer le confort une bande de cuir, la bride, parfois décorée. Un sabotier fabriquait 3 à 4 paires par jour. Les sabotiers taillaient en pouce (un pouce correspondait à 2,70 cm).

Apparition de la mécanisation

En 1937, au décès de Laurent Boivin, Jean et Mélanie continuèrent la fabrication des sabots face au champ de foire, à la Reppe. Jean a agrandi et modernisé la saboterie en installant **une machine à sabots*** en acier achetée à Louhans. Le rendement passa à 10 paires de sabots par heure. Cette machine fonctionnait à l'électricité. De nombreux **gabarits*** de tailles différentes étaient façonnés pour former l'extérieur ou l'intérieur du sabot. La machine tournait en suivant le gabarit pour l'extérieur. Puis d'un autre côté, le sabotier creusait l'intérieur du sabot en guidant la cuillère de haut en bas et de droite à gauche. Sur le banc, le sabotier finissait à la main d'arrondir les bords intérieurs et extérieurs du sabot. Une **ponceuse à bandes*** électrique lissait parfaitement le sabot. Toutes ces machines étaient entraînées à l'aide de courroies fixées sur **des poulies en bois***. Une **scie à ruban*** fonctionnait pour couper les gabarits des sabots. On utilisait un guide pour changer les courroies de place, suivant la machine utilisée. Une fois les sabots terminés, ils étaient accrochés par paires à l'aide d'un petit fil de fer et étaient mis au séchage pendant 3 ou 4 mois, suspendus aux poutres de l'atelier.



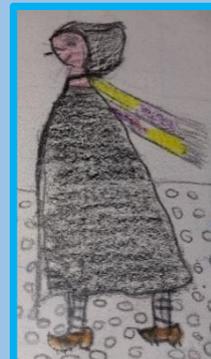
Jean Boivin (dit Laurent) dans sa saboterie

Les sabots et les enfants des 4 communes

De nombreuses générations d'enfants ont porté les sabots comme en témoignent les photos d'école. Ici des photos de classes avec les enfants portant les sabots. Ces photos font penser au film « la guerre des boutons ».



Sergenon vers 1948



La Chaînée-des-Coupis vers 1946

« L'avantage des sabots c'est qu'ils peuvent durer longtemps, ils sont imperméables à la boue des chemins et à la neige ». Le sabot avait la particularité d'isoler les pieds de l'humidité et du froid. On pouvait y glisser un chausson à l'intérieur ou du papier journal. Des parents ajoutaient dessous des clous pour les rendre plus solides et d'autres ajoutaient des morceaux de pneus pour empêcher de glisser l'hiver. Certains portèrent les sabots encore très tard, comme Julien Bornier, un agriculteur qui venait apporter son lait à la fromagerie de Pleure. Les dessins ci-dessus ont été réalisés par des enfants qui n'ont pas connu les sabots : à partir des histoires des « anciens », ils ont mis sur le papier ce qu'on leur avait

raconté. Les clients de la saboterie venaient à pied sur les chemins, depuis la Chaînée, Sergenon, Chêne-Bernard ou encore depuis les Essards et parfois même de plus loin. La route de la Reppe existait mais le pont n'était certainement pas encore bien élaboré. Aujourd'hui, on fabrique encore des sabots pour des utilisations folkloriques ou pour les jardiniers mais ils sont souvent en caoutchouc !

Novembre 1918 : annonce de l'armistice

L'armistice de 1918, signée le 11 novembre à 5h15, marque la fin des combats de la Première Guerre mondiale. Le cessez-le-feu est effectif à onze heures, entraînant dans toute la France des volées de cloches pour annoncer la fin de la guerre. A ce propos, nous allons vous raconter un événement que Madame Hugon (institutrice à Pleure dès 1926) et Louis Hugon ont rapporté : à Pleure, dans « ce petit pays tranquille » comme le disait Mme Hugon, c'est Louis (le père de Louis Hugon) qui est parti sonner les cloches pour annoncer l'armistice avec son ami Albert Adline (le père de Léon). Ils ont tiré, semble-t-il, un peu trop fort les cordes, tant ils étaient heureux, si bien que le cuir qui aide à maintenir le battant de la cloche s'est rompu, et que le battant est tombé entre les deux amis pour ensuite finir plusieurs mètres plus bas après avoir fait un gros trou dans le plancher. C'est comme cela et grâce à eux que les 4 villages purent entendre le son des cloches qui annonçaient la fin de la guerre.



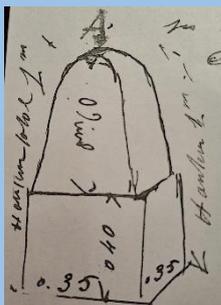
Histoire du monument commémoratif des 4 villages

Le monument situé à Pleure est probablement unique en France. Il a la forme d'un obélisque dont chaque côté est dédié à un village : Chêne-Bernard, La Chaînée-des-Coupis, Pleure et Sergenon. Il fut acheté par les 4 villages grâce à la contribution de ses



habitants dont les noms figurent sur une feuille de souscription publique. La loi du

25 octobre 1919 encadra la construction de monuments « *plus dignes de ceux dont ils rappelleront le souvenir* » ; ainsi, la préfecture du Jura adressa aux mairies les notes du 15 janvier et 25 mai 1920 pour indiquer les documents à fournir afin de bénéficier des aides de l'Etat. Les 4 mairies décidèrent de construire en 1920 ce « *monument commémoratif aux morts pour la Patrie* » ; il a donc plus de 100 ans ! Des contrats furent passés comme celui des « bornes situées aux 4 coins de la barre devant entourer le monument ». Chaque borne coûta 110 francs répartis selon un pourcentage entre les 4 « *communes co-paroissiales* ». Treize enfants du pays sont également honorés dans d'autres lieux de France sur d'autres monuments ; citons Léon Boichot à Étrepigny, François Gueraud à Clermont-Ferrand, Auguste Jacquot à Châlons-sur-Marne, Louis Maizier à Châtillon-sur-Marne et Marc Puget à



Sarrebourg.

Vie des poilus transmis grâce aux lettres ou aux carnets qu'ils écrivaient

Extraits de lettres de Xavier Maisier

Cultivateur à la Chaînée-des-Coupis, il est incorporé en 1913 et fut l'un des premiers tués, déclaré mort le 1^{er} septembre 1914 à 21 ans.

14 juin : « *j'ai bien pensé à la fête à Pleure* ».

1^{er} août : « *nous sommes mobilisés depuis jeudi* ».

Début août 1914 : « *tous les jours on entend les canons et les fusils* ».

13 août : « *il ne faut pas que vous vous inquiétiez... ma petite sœur a besoin de vous* »... « *moi je m'en tirerai peut-être sans rien, j'ai déjà eu des assauts à la baïonnette* ».

Dernière lettre du 24 août 1914 : « *ne vous alarmez pas, je fais mon devoir* ».



Xavier Maisier

Carte postale

Dans son carnet de marche, Hyacinthe Masson de Gatey écrit :

20 novembre 1914 : « *premier soir où j'ai couché dans la tranchée* »

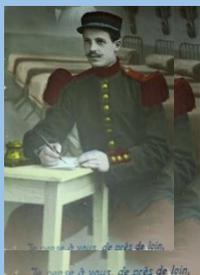
14 novembre 1915 : « *je vais souper avec Louis Bornier de Pleure* ». Louis décèdera durant cette guerre.

17 novembre 1916 : « *j'ai appris la mort de Felix Bornier de Pleure* ».

1^{er} au 8 août 1917 : « *je monte aux tranchées, mais je suis content, car pour du repos il fallait que je monte tous les jours aux tranchées* ».

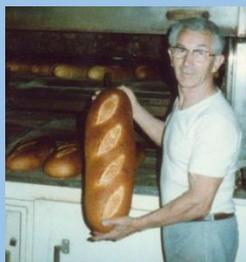
1^{er} juillet 1918 : « *les Américains viennent avec nous. Je vais les chercher* ».

« *11 novembre 1918, à 5 heures du matin, on apprend que la guerre est finie. Fin de la boucherie inhumaine* »



Les commerces d'autrefois

La boulangerie Panouillot



Marcel Panouillot a installé la boulangerie vers 1945. Il n'était pas boulanger de profession et se fit donc aider et former par un boulanger. D'autres employés participaient à la fabrication du pain et à la livraison, par exemple citons Lucien Pardon puis Roger Pardon.

Son épouse Félicie tenait le magasin et assurait la vente des gros pains, des miches et des brioches. Le pain et les brioches étaient très réputés. Une miche de pain devait faire 2 kg, mais si lors de la vente, elle n'atteignait pas ce poids, Félicie rajoutait le « bout-dessus » qui était le complément en pain pour atteindre les 2 kg. Un des grands moments était la réalisation des pièces montées : Marcel faisait les choux et le caramel, Félicie faisait l'assemblage.



Comme beaucoup d'artisans et de commerçants de Pleure, la famille Panouillot avait une petite activité agricole, elle élevait des animaux, comme une ou deux vaches, des cochons, des poules. Elle disposait aussi d'un champ où elle récoltait le foin. La boulangerie ferma en 1987.

Le commerce du vin : la maison Hugon

La Maison Hugon fut créée en 1890 en tant que boulangerie. Louis Hugon, voulant développer ses activités, se tourna vers le commerce du vin en 1905. Peu de maisons avaient des caves, d'où le rôle important de ce commerce. Le grand-père était aussi tonnelier, ce qui signifie qu'il savait fabriquer les tonneaux. Il y eut jusqu'à 600 tonneaux ! Plus tard, les bouteilles en litres apparurent. S'ensuivit une restructuration du commerce : « un tonneau, ça se roule ; une caisse de bouteilles, ça se porte ». Le grand-père Louis faisait des caisses avec du bois venant de la scierie Roublin (voir le bulletin N°2) ; il voulait du peuplier pour que cela soit plus léger à porter.

Avant la deuxième guerre mondiale, les clients se



La boulangerie près de l'ancien transformateur était toujours très bien fleurie.



A gauche Louis Hugon portant son fils dont le prénom était aussi Louis. Assise à droite, Mme Hugon. Sur la « charrette » on peut voir Jules Gueraud, l'un des 2 tueurs de cochons de Pleure. Près des fûts se tient Aristide Masson, qui travaillait au transport des fûts.



trouvaient du côté de Chaussin ; pendant la guerre, la ligne de démarcation perturba le commerce du vin. Louis Hugon dut se tourner après 1945 vers d'autres villes et villages comme Chaumergy. Le vin vendu était léger, il ne dépassait pas les 10°C et venait souvent de la maison Louis Huc de Béziers et le vin arrivait à la gare de Pleure. La mode évoluant, il vendit aussi des spiritueux.

Sur la photo on peut voir à gauche les enfants de la famille Ventard qui habitaient de l'autre côté de la rue et André Py. A droite, on aperçoit sur la charrette M. Roy.

Ce bulletin a été réalisé grâce aux témoignages écrits et oraux des adhérents et de leurs familles, ainsi qu'aux photos qu'ils ont mises à disposition. La reproduction est soumise à l'autorisation de l'association. Vous pouvez nous contacter à l'adresse de l'association : vie-patrimoine@outlook.fr